

Comme il allait quitter pour jamais cette terre fraîchement remuée, le jardinier de ces tombes amoncelées à l'ombre des cyprès dit à Chavigni : — *Ne jetez-vous pas quelques fleurs sur la tombe du mort?* Et en même temps il offrait à Prosper des couronnes d'immortelles toutes faites. Chavigni trouva que c'était là une invention commode, et, pour son argent, il jeta les fleurs du jardinier sur la tombe. — Maintenant, monsieur, reprit cet homme, vous plairait-il de me charger de jeter tous les huit jours des fleurs à cette place? Mieux que cela, voulez-vous que je fasse de ces six pieds de terre un vrai parterre dans lequel je planterai des œillets et des roses, ou les autres fleurs que le défunt aimait le mieux? Et pour ce qui est de mon exactitude, regardez autour de vous; ces arbustes si bien taillés, ces gazons si touffus, ces emblèmes fleuris de la douleur, tout cela vient de moi, le jardinier de la mort; c'est moi qui ai planté ces pins toujours verts; c'est moi qui ai fait pleurer ces saules; c'est moi qui ai fait gémir ces roseaux; c'est moi qui ai fauché ces gazons funèbres; c'est moi qui ai semé ces fleurs de la désolation et du souvenir. Vous voyez donc que toute douleur peut faire son petit pacte avec moi en toute confiance. J'ai des fleurs pour tous les regrets, des saules pleureurs pour tous les désespoirs, de noirs sapins pour tous les veuvages. Je vous vendrai à juste prix l'immortelle de la veuve, le laurier du général d'armée, la rose blanche de la jeune vierge, l'hyacinthe du petit enfant. Les parents inconsolables ont tant de confiance en moi, qu'après deux ou trois visites à ces tombes récentes, ils cessent de venir s'assurer par eux-mêmes de l'entretien de leurs jardins et de leurs douleurs.

— Par le ciel! s'écria Chavigni, je comprends à présent l'éternité de ces marbres et la constance de ces buis verts. Il ne sera pas dit que mon oncle n'aura pas, lui aussi, quelques arbustes et quelques fleurs sur son tombeau. J'imagine pourtant que cela va bien étonner son âme immortelle.

Et il fit un traité avec le jardinier du Père-Lachaise. Il lui en coûtait moins pour orner de fleurs, toute l'année, la tombe du baron Honoré de la Bertenache, que pour donner à Lætitia son bouquet accoutumé, les jours d'Opéra.

## XI

## DÉNOUEMENT

Et moi aussi, se disait Prosper en quittant ce vaste enclos de la mort, si rempli, qu'il le faut agrandir chaque jour; et moi aussi, bientôt je vais avoir ma place par-là, quelque part, un trou ignoré. Mais moi, si je veux des fleurs sur ce trou, il faudra que je les achète moi-même à l'avance. Mais non, pas de fleurs pour moi! les fleurs viennent mal sur cette terre de corruption où le fumier humain les étouffe. Moi, je veux faire planter sur mon cadavre quelque plante grimpante et horrible à voir, un buisson d'épines; et, au pied de ce buisson, on écrira en grosses lettres : — *Ambitieux et suicide!* ce sera là une charmante diversion au milieu de toutes ces douleurs chamarrées et menteuses : *Ambitieux, suicide*, intrigant, pervers, menteur, orgueilleux, avare, tous les vices. La belle idée! car, dans ce nombre innombrable d'épithètes, mon épithète sera la seule qui dira toute la vérité et qui ne dira que la vérité. Oui, certes, moi seul ici je ne mettrai pas sur mon cercueil un mensonge. Dans ce nombre sans fin de fils excellents, il n'y aura que ma tombe qui dira : — *Mauvais fils! fils ingrat!* Parmi tous ces époux et tous ces amants fidèles, je serai là pour dire du pied de mon buisson : — *J'ai vendu la femme que j'aimais, et je l'ai trahie comme jamais femme n'a été trahie!* Au milieu de tous ces héros que recouvre cette terre, il y aura un homme dont la tombe criera tout haut à qui voudra l'entendre : — *C'est un lâche!* et cet homme ce sera moi. Par Dieu! voilà qui est bien pensé. Je vais tuer l'oraison funèbre d'un seul coup, du fond de mon cercueil et de mon désespoir. Tous ces marbres trompeurs, je les brise; toutes ces fleurs menteuses, je les fane. J'apporte la vérité dans ce monde de cadavres, j'illumine tous ces sépulcres. Allons, allons, ma mort sera utile



sur la terre des vivants ! — Je vais racheter par un peu de vérité tous les scandales que j'ai donnés. Ainsi pensant, il rentrait dans Paris par le beau soleil qu'il faisait, et par les longs boulevards si remplis de fêtes et de gaieté. Les hommes étaient jeunes, les femmes étaient belles, les enfants poussaient, en courant après leurs mères, leurs joyeux petits cris, comme fait l'hirondelle dans l'air. Cette joie était loin d'être un regret pour Chavigni ; au contraire, il en jouissait en toute confiance ; il se répétait qu'il avait encore huit jours à vivre, pour le moins, et il se rassurait un peu.

Quand il rentra dans sa maison, il était deux heures. Quels furent sa surprise et son effroi en voyant dans sa cour une chaise de poste tout attelée ! Le postillon était sur son cheval, et il attendait ; la voiture était chargée et prête à partir. C'était Lætitia qui partait. — Lætitia ! Lætitia ! elle s'enfuit ! Où va-t-elle ? où va-t-elle ? Chavigni était éperdu, désespéré. Partir ! elle ! partir ! si vite ! sans moi ! seule ! sans me dire : Adieu, je pars !

— A présent ou jamais, se dit Prosper, c'est bien le cas de mourir. Mais, hélas ! rien n'était prêt pour sa mort, ni sa main, ni son esprit, ni son âme, ni son corps. Mourir ainsi, en toute hâte, comme un fou, comme un niais, sans dire pourquoi je meurs à personne, c'est impossible. Cependant Lætitia va partir ! ô mon Dieu ! Si, au moins, elle ne partait que demain, oui, demain, mais seulement demain ! Lætitia ! encore cette nuit, le temps de rassurer ma main et mon cœur ! Ainsi cette chaise de poste, qui pouvait d'un instant à l'autre entraîner son dernier espoir, faisait battre son cœur autant, pour le moins, que l'éternité qui allait commencer. Il coupait en deux sa dernière prière ; il allait de Dieu à Lætitia, de la terre au ciel, sans s'arrêter. Quelle misère ! quel supplice ! — Et son testament qui n'était pas fait encore ; il écrivit donc, les yeux sur la fenêtre : — *Lætitia, ma légataire universelle !* — Il voulut écrire à sa mère, mais Lætitia pouvait partir. — Il écrivit : *Adieu, ma mère !* — Partir ainsi, Lætitia ! partir ! Il faut écrire aussi une lettre à Lætitia ; et il lui écrivit en effet : — *Lætitia, je t'aime, je te perds, et je meurs !*

Un nouveau bruit dans la cour l'arracha à ces horribles ré-

flexions. Tout était dit ; la chaise de poste avait marché sous le perron. Alors son sang-froid revint à Prosper. — C'en est fait ! s'écria-t-il, adieu ! je ne verrai pas Lætitia avant de mourir ! Il tira le rideau de sa fenêtre, puis il se mit à genoux, et il essaya de prier.

Vains efforts ! vain espoir ! Au milieu de sa prière, sa dernière prière, il entendait toujours ce bruit de voiture et de chevaux ; or, il ne voulait pas laisser partir Lætitia sans qu'elle pût se dire : — Il est mort !

Il prit un de ses pistolets, il l'arma, et il prêta l'oreille, afin de se tuer au premier bruit qui viendrait de la cour.

Et comme, dans le fond de son cœur, il était sûr que Lætitia accourrait à l'explosion, et qu'elle voudrait le voir mort, il plaça l'arme fatale sur son cœur. Il aimait mieux se frapper au cœur que de se briser la tête et d'épouvanter cette femme qui allait venir lui fermer les yeux.

L'attente fut longue et cruelle ; mais au moment où, fatigué d'attendre ce signal qui n'arrivait pas, il allait en finir, la porte de Lætitia s'ouvrit doucement, et il sentit une main qui arrachait de sa main l'arme fatale : c'était Lætitia !

Où, elle-même ! les yeux baignés de larmes, et qui, n'en pouvant plus, venait faire ses adieux à Prosper.

— Lætitia ! — Prosper !

— Tu voulais donc mourir ? — Tu voulais donc partir ? — Et elle tendit les bras à Prosper, et Prosper, à genoux, l'embrassa en pleurant : — Lætitia ! Lætitia !

Comme ils étaient ainsi muets, étonnés, ivres de joie, se regardant l'un l'autre comme s'ils se voyaient pour la première fois, la porte de Chavigni s'ouvrit, et ils virent entrer Christophe et sa femme dans leurs habits de fête ; Louise avait encore sa robe blanche et son long voile ; et les fleurs qui paraient son beau sein. A peine mariés, ils s'étaient dérobés à toutes les félicitations de leur famille, et ils accouraient au secours de Prosper !

L'un et l'autre ils devinèrent tout d'un coup la scène qui venait de se passer.

— Il a voulu se tuer, madame ! disait Lætitia à mademoiselle de Chabriant.



— Elle voulait partir ! disait Prosper à Christophe.

Alors mademoiselle de Chabriant, cette belle Louise, tendant ses mains aux deux amants : — Monsieur de Chavigny, lui dit-elle, voulez-vous accepter pour votre femme la garantie d'une honnête femme ? — Voici la main de Lætitia Laferti ; elle peut être votre femme, sur l'honneur ! car si elle eût voulu l'autre jour accorder sa main à mon père, elle s'appellerait aujourd'hui madame la duchesse de Chabriant.

A ces mots, Lætitia voulut baiser les mains de Louise ; Louise la pressa dans ses bras. Jamais réhabilitation ne fut plus complète et ne partit de si haut. Dans cet embrassement, mademoiselle de Chabriant, ou plutôt l'heureuse et honnête femme de l'heureux Christophe, venait de rendre l'honneur à Lætitia, et sa propre estime à Prosper.

---

## CONCLUSION

Il y a déjà trois ans de cela ; je venais de Paris, et j'allais à Condrieux voir mon digne père, qui est mort, et les quatre vignes qu'il a plantées au-devant de la maison où ma noble mère, mon adorée, qui est morte aussi, hélas ! venait tous les ans passer l'automne. La pluie m'avait retenu de l'autre côté du Rhône, à Vienne, dans une méchante auberge, à côté de la cathédrale, pauvre cathédrale isolée dans cette triste ville qui ne la comprend plus. L'ennui me prit d'attendre en ce lieu, toute une nuit, que le Rhône fût calmé, et je passai le Rhône comme je pus. Le fleuve était terrible cette nuit-là. Arrivé sur la rive d'Ampuy, l'orage reprit de plus belle. Je fus forcé de

demander asile dans une jolie maison bourgeoise peinte en vert, avec des tuiles rouges, ce qui indique toujours que le propriétaire a lu Jean-Jacques Rousseau. Le maître de cette maison m'accueillit avec bonne grâce, comme on accueille un compatriote mouillé et qui a besoin de repos. Il me présenta à sa femme, dont il avait l'air d'être passionnément amoureux ; et j'avoue que j'ai vu peu de femmes plus touchantes et plus belles. Elle avait tout à fait l'air d'une de ces femmes faites pour un trône, mais qui, jetées par leur naissance dans les paisibles embarras d'une existence médiocre et cachée, ont accompli tranquillement les devoirs de cette vie domestique, sans se douter qu'il y avait d'autre bonheur, surtout pour les jeunes et pour les belles ; c'est un contraste qui ne manque jamais son effet.

Après le repas, qui fut excellent, véritable souper d'un riche propriétaire qui se permet toutes les sensualités de sa maison des champs, la conversation devint plus intime entre moi et cet heureux ménage. Mes deux hôtes étaient les deux héros de notre histoire. Ce bourgeois, si simple, si naïf et si bon, c'était Prosper Chavigni ; cette bonne femme si belle, si aimée, si respectée, la mère de ces deux jolis enfants, c'était Lætitia Laferti.

Prosper Chavigni, rendu au repos et à la probité vulgaire, qui est la vraie probité, avait renoncé à entrer dans ce monde qui l'avait repoussé trois fois. Tel était le châtement infligé à son ambition, châtement terrible pour un homme de cet esprit, de ce talent et de ce courage, que le monde condamne à user dans l'oisiveté les plus belles et les plus rares qualités de l'esprit et du cœur. A cette peine inévitable, Chavigni s'était soumis sans murmure ; il savait trop bien, par sa propre expérience, que les arrêts du monde sont sans appel. Il avait dit adieu à Paris, ce Paris où il avait été vaincu sans retour, et il était revenu à son village avec sa femme, plus heureuse que lui, qui n'avait pas d'autre ambition que son amour. Heureusement, le bon naturel de Prosper, aidé des conseils de son ami Christophe, vint-il à son aide dans cette disgrâce du monde qui devait être éternelle. Après les premiers chagrins, Prosper se risqua peu à peu à n'être plus qu'un bon homme heureux, loin des